

INTRODUCTION

C'est au cours du XIX^e siècle qu'apparaît et prend de l'ampleur, au fur et à mesure que le genre du roman connaît en France un succès croissant et se diversifie, ce que l'on appellera par la suite, en introduisant parfois dans cet étiquetage des nuances à la fois fort subtiles et souvent assez insaisissables, le roman régional, ou régionaliste, ou encore le roman rural, « de terroir ». Ces diverses catégories recouvrent des textes qui présentent des ressemblances indéniables, en ce qui concerne le sujet principal du roman, les thèmes traités, les personnages et, bien entendu, le cadre dans lequel se déroule l'action. Au-delà des tentatives diverses visant à distinguer à l'intérieur de ce vaste ensemble des variétés dont la reconnaissance serait fondée sur des critères nombreux et parfois contradictoires, une seule caractéristique, empiriquement, semble recouvrir cette production littéraire abondante et toujours florissante de nos jours : son décentrement, sa situation, plus ou moins clairement affichée, par rapport à un lieu d'écriture plus « central » (par la force des choses) dont la prééminence déterminerait l'existence de zones latérales, ou encore marginales. Cette conception à la fois circulaire et pyramidale du monde romanesque (et plus largement littéraire) est évidemment le fruit d'une construction historique précise, qui concerne aussi bien la littérature elle-même, comme exercice individuel, que la façon dont celle-ci a pu être regardée, classée, hiérarchisée par toutes sortes d'instances critiques, dont les critères répondent à des déterminations culturelles, économiques, politiques, etc. On ne reviendra pas ici sur tout ce que quelques ouvrages récents, d'une grande ampleur et profondeur d'analyse, ont pu nous apprendre, après d'autres, sur les processus qui ont présidé à la constitution de ces catégories et à l'élaboration des rapports de subordination qui existent entre elles, en France même ou, plus généralement, dans ce que l'on peut appeler de nos jours le système littéraire mondial¹.

1. Anne-Marie THIESSE, *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle époque et la Libération*, Paris, PUF, coll. « Ethnologies », 1991 ; Pascale CASANOVA, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil, 1999.

On insistera plutôt sur un aspect de la question consubstantiel à l'existence même de cette littérature narrative « de terroir » : celle de la langue, et, parallèlement, des représentations ou des débats concernant la langue que certains des romans concernés peuvent mettre en œuvre. Certains de ces romans et, plus largement, certains de ces romanciers, en effet, ne se sont pas contentés de donner à leur écriture ce qu'on appellera pour faire court une teinture régionale, plus ou moins en accord avec le cadre et le sujet de leurs ouvrages de fiction. Ils ont aussi fait intervenir la différence linguistique comme un élément, parmi autres bien sûr, de leur stratégie romanesque ou esthétique, et ils ont en même temps proposé, selon des modalités qui peuvent varier considérablement d'un écrivain à un autre, des éléments d'appréciation et de commentaire de ces différences ainsi mises en avant.

La liste de ces romanciers et des œuvres concernées serait longue à dresser ; et il serait nécessaire, pour rendre celle-ci plus lisible, de procéder à des opérations de distinction et de classement qui reviendraient à établir ou restaurer des typologies déjà pour partie connues. Par ailleurs, l'épaisseur temporelle de la période concernée (si l'on prenait comme point de départ, en partie arbitraire, la première moitié du XIX^e siècle) soulèverait à son tour des problèmes de périodisation, délicats certes, mais dont il ne serait guère possible de faire l'économie. Ce qui nous renverrait à l'examen des conditions historiques et sociologiques d'apparition et de développement de ces romans « de terroir », l'angle de vue adopté pour les relire ayant été cependant assez fortement modifié au bénéfice de leurs stratégies linguistiques, implicites ou explicites. En effet, les romans qui prennent en compte les facteurs proprement linguistiques liés à leur cadre géographique et à la situation sociale de leurs personnages font cela en fonction, plus ou moins directe, de leur environnement à la fois local (régional) et national à cet égard ; et cet environnement, on le sait, sans s'être modifié du tout au tout entre le début du XIX^e siècle et aujourd'hui, a cependant connu des transformations considérables, aussi bien pour ce qui touche à la pratique quotidienne de langues autres que le français proprement dit qu'en ce qui concerne les représentations collectives, univoques ou contradictoires, que la présence historique de ces langues a pu susciter. À cet égard, le rapport Paris-Province (ou provinces ?) s'est trouvé comme doublé par celui que pouvait instaurer l'existence de ces langues dont le statut, ou plutôt l'absence de statut, renvoyait sans relâche à une situation de fait plutôt étrange : présentes, et souvent encore massivement, en beaucoup de portions du territoire français au cours des deux siècles écoulés, elles n'ont bénéficié tout au long de cette période d'aucune espèce de reconnaissance un tant soit peu institutionnalisée, bien que les débats à leur sujet aient été à certains moments nombreux et parfois fort animés.

Le roman « français » n'a pas manqué, quoi qu'il en soit, d'enregistrer cette singularité linguistique à laquelle les écrivains, ou pour le moins certains d'entre eux, ne pouvaient guère être insensibles. Certains romanciers l'ont ignorée, soit parce qu'elle ne les concernait pas directement, soit parce qu'ils s'en sont volontairement détournés; d'autres en ont simplement constaté l'existence sans lui accorder aucune importance notable dans leurs œuvres; d'autres enfin, lui ont fait, comme on dit, un sort. Ce sont ces derniers qui nous intéresseront ici : le silence des autres serait certes digne d'intérêt, mais il était bien sûr plus simple d'interroger les textes et les écrivains qui s'étaient attachés à rendre compte de cette réalité quotidienne. Bien entendu, ces témoins positifs ne constituent pas à leur tour un ensemble homogène, au contraire : outre les différences dues à la chronologie, d'autres existent, qui relèvent des choix, souvent non exprimés, de chacun, des références culturelles privilégiées, ou encore des penchants esthétiques ou idéologiques, sans qu'aucune de ces catégories explicatives ne soit certainement suffisante pour « comprendre » le pourquoi et le comment des options individuelles que l'on peut observer.

Curieusement, les études qui ont entrepris de se coller avec cette dialectique Paris-Provence sont peu nombreuses, ou ne retiennent que certains aspects, importants certes, mais un peu latéraux, du problème : c'est, par exemple, la fameuse question des « régionalismes » du français chez les écrivains, qui ne se pose pas la plupart du temps l'autre question, pourtant souvent sous-jacente, de l'insertion de ces « régionalismes » dans l'écriture et, plus largement, dans la stratégie et plus largement, l'imaginaire romanesque; et qui, par la même occasion, oblitère plus ou moins cette autre dialectique complémentaire de la première, qui concerne le statut et l'usage des langues en présence. Il s'agit là pourtant d'une orientation très générale, dont on sait qu'elle a traversé toute l'histoire de la littérature française depuis la fin du Moyen Âge, avec des retentissements nombreux et complexes, et non d'une réalité connexe, ornementale. Un livre de Fausta Garavini, malheureusement jamais traduit en français (à l'exception d'un ou deux chapitres publiés primitivement dans cette langue), a cependant montré quelle pouvait être la richesse d'une telle approche, et quelles perspectives de renouvellement elle était susceptible de receler pour une meilleure appréhension de l'histoire littéraire de la France, conçue dans sa totalité contradictoire, et non pas réduite à ce qui en serait le cœur, la partie seule digne de considération². De Rabelais à Montaigne ou Molière, plus tard Mistral ou Eugène Le Roy pour ne citer que quelques noms parmi beaucoup d'autres, Fausta Garavini, en prenant comme guide principal

2. Fausta GARAVINI, *Parigi e provincia. Scene della letteratura francese*, Torino, Bollati Boringhieri, 1990.

mais pas unique la dialectique des langues et, en particulier, le versant méridional (occitan si l'on veut) de celle-ci, a montré combien il peut être précieux de prendre en compte pour renouveler notre lecture des œuvres – y compris les plus prestigieuses – ces rencontres ou ces affrontements multiples dont le « sujet littéraire » français s'est nourri au fil des siècles.

C'est dans une direction similaire que les pages qui suivent ont été conçues : revenir sur certaines œuvres reconnues (on se reportera à cet égard aux analyses de Pascale Casanova évoquées plus haut) de la littérature française pour tenter de déchiffrer de quelle façon elles se sont frottées à cette diversité linguistique et, tout spécialement, à celle qui associe le français à la langue territorialement et historiquement la plus largement adossée à la littérature nationale, c'est-à-dire l'occitan, sous ses diverses modalités géographiques (auvergnat, gascon, languedocien, limousin, provençal, vivaro-alpin, pour reprendre les principales variétés généralement définies par les linguistes). Langue massivement présente depuis les origines du français *stricto sensu* sur la quasi-totalité de la partie méridionale du territoire de la France, par ailleurs dotée depuis le Moyen Âge d'une littérature abondante et bien diffusée aussi bien dans les classes populaires que parmi les élites, l'occitan n'a pas cessé de rencontrer le français au cours de sa déjà longue histoire. Ces rencontres, qu'on les décrive en termes d'osmose, de conflits ou d'emprunts réciproques bien qu'inégaux, ont très tôt participé à l'élaboration des écritures littéraires en français, et leur retentissement est loin de s'être éteint de nos jours. Nombreuses encore et significatives sont en effet les œuvres qui aujourd'hui témoignent de cette donnée fondamentale.

L'énumération serait longue des écrivains et, tout particulièrement, des romanciers de langue française d'origine « méridionale », entre la deuxième moitié du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e (et pour certains, au-delà de cette date, jusqu'à aujourd'hui), qui ont élaboré leur œuvre et modelé leur écriture en référence à la situation linguistique de leur lieu d'origine ou de leur environnement sociolinguistique. Ces écrivains apparaissent ainsi comme les témoins privilégiés d'une étape capitale du lent et complexe processus de substitution linguistique dont l'accomplissement a accompagné, depuis la fin du Moyen Âge et plus encore depuis la Renaissance, la constitution et l'« absolutisation » de la singularité linguistique française, vers un monolinguisme de plus en plus affirmé et exclusif. Des noms tels que ceux d'Alphonse Daudet, Eugène Le Roy, Ferdinand Fabre, François Mauriac, Marcel Pagnol, Louis-Frédéric Rouquette, Joseph Delteil, Henri Bosco, Henri Pourrat et, plus près de nous, Henri Bosco, Joë Bousquet, André Chamson, Pierre Magnan, Robert Escarpit, Robert Sabatier, Jean Carrière, Jean-Pierre Chabrol, Richard Millet, François Salvaing, parmi beaucoup d'autres,

sont significatifs de ces générations d'écrivains qui ont ainsi parcouru, pendant une période donnée, cet espace de la diglossie au cours duquel les usages linguistiques de nombre d'habitants du Sud français se sont profondément modifiés. Ajoutons que la plupart de ces écrivains, prosateurs et romanciers pour leur très grande majorité, ont été les contemporains de l'apparition et du développement, de l'autre côté du « miroir linguistique », de générations symétriques, de poètes surtout, dans un premier temps, puis de prosateurs et romanciers en occitan, qui ont constitué ainsi leur pendant quant aux témoignages et à l'élaboration d'images en écho d'une seule et même situation sociolinguistique. Les exemples, à cet égard sont nombreux, d'écrivains qui se sont frottés avec le mouvement littéraire d'oc. La renaissance mistralienne et le Félibrige provençal, ainsi, ont exercé une influence considérable, à la fois positive et négative, sur quelqu'un comme Alphonse Daudet³. André Chamson, plus tard, a quant à lui appartenu, outre l'Académie française, à ce même Félibrige, dont il a été l'un des responsables (en tant que « félibre majoral »). Et il nous a laissé en mistralien fervent des poèmes (et non des proses ou des romans) en provençal, publiés pour la plupart dans diverses revues spécialisées, puis recueillis dans un mince ouvrage bilingue posthume⁴, comme d'ailleurs Henri Bosco. De la même façon, mais dans un contexte bien différent, Jean Giono a considéré à plusieurs reprises le même Mistral et les mêmes félibres provençaux comme ses « ennemis » intimes, et a vu dans leurs efforts de renaissance linguistique et littéraire une entreprise à la fois vaine et entachée de fausseté. Comme Daudet ou Chamson, Joseph Delteil a connu et fréquenté, à plusieurs reprises et plus ou moins discrètement, les milieux littéraires d'oc, aussi bien au début qu'à la fin de son itinéraire. Et son intérêt pour Mistral, par exemple, a marqué les débuts de la première « époque », fulgurante, de sa carrière d'écrivain. À l'inverse, il semble bien que François Mauriac soit resté à l'écart de toute tentation de sacrifier à ces sortes de fréquentations : son attrait pour l'occitan, qu'il appelle toujours le *patois*, paraît avoir été avant tout un fait d'ordre person-

3. Une partie importante du livre de Robert LAFONT *Le Sud ou l'Autre. La France et son Midi* (Aix-en-Provence, Édisud, 2004) est consacrée à Alphonse Daudet (p. 79-115 notamment). On y trouvera de nombreuses pistes de réflexion complémentaires de celles explorées ici.

4. André CHAMSON, *Lou ramas de pin negre/Le rameau de pin noir*, Toulon, L'Astrado, 1988. (Sur les circonstances d'écriture de ce recueil publié après la mort de son auteur, on lira l'intéressant avant-propos de Michel Courty; et, plus largement, la très suggestive et minutieuse mise en perspective de Micheline CELLIER-GELLY, « André Chamson, rhodanien des deux rives », in Christian LAGARDE [éd.], *Écrire en situation bilingue*, Presses universitaires de Perpignan, 2004, I, p. 117-130.) Henri BOSCO, *Trobo prouvençalo/Pièces provençales*, Toulon, L'Astrado, 1974; Claude MAURON, « De Joseph d'Arbaud à Henri Bosco », *Marseille*, 103 (octobre-décembre 1975), p. 58-62.

nel, intime, en dehors de toute espèce de référence à l'existence parallèle d'une renaissance linguistique et littéraire d'oc. Tous ces cas de figures représentent dès l'abord des approches bien différenciées de la question évoquée ici : aucun d'eux n'est vraiment superposable à l'autre, malgré, parfois, certains airs de ressemblance. Ils s'inscrivent à peu près tous, cependant, dans une même géométrie linguistique, dont le lieu de naissance d'un côté, et, d'un autre, le lieu de la littérature, en tant que pouvoir éditorial d'une part, et instance de légitimation des valeurs littéraires d'autre part, constituent les points d'ancrage obligés. D'un lieu à l'autre, les parcours dessinés par la biographie comme par la chronologie de l'œuvre peuvent être très divers ; chacun, à l'évidence, a dessiné sa propre cartographie, et esquissé ses paysages personnels à partir d'un modèle certes unique, celui de la fameuse dialectique « Paris-Province », que Fausta Garavini a inscrite comme notion centrale au fronton de l'ouvrage évoqué plus haut.

De cette diversité d'attitudes, en toute première analyse, ce qui paraît ressortir, c'est la contradiction des comportements, tant du côté de la glose que de l'intégration de la dialectique des langues dans l'écriture proprement dite des romanciers. Car cette dialectique, quand elle s'exprime, ce qui n'est bien entendu pas toujours le cas, le fait sur le mode de la contradiction : que l'on accepte l'autre langue, à côté du français ou, au contraire, que l'on s'évertue à l'expulser, celle-ci demeure comme une écharde dans la chair de l'œuvre, un point d'achoppement discriminant. Comme si se jouait (ou se jouait) là, à voix basse, une partie difficile qui n'aurait pas été pour rien dans ce que l'écriture a fini par devenir et dans ce qu'elle persiste à être. Après tout, en effet, quel intérêt y aurait-il, autrement, à faire intervenir une autre langue dont la présence, tout bien considéré, apparaît bien inutile à l'élaboration du discours romanesque, comme d'ailleurs à sa lecture, qu'elle est susceptible de rendre malaisée pour plus d'un lecteur incapable de saisir et d'apprécier les raisons de sa présence ? À moins que cette apparente tentation localiste ne puisse être considérée – et la chose a certainement existé – que comme l'expression, commode et quelque peu mercantile, d'un exotisme de seconde zone, d'une prise de distance momentanée et plaisante, uniquement justifiée par le pittoresque des effets qu'elle pourrait engendrer. Mais voir seulement cela dans *Genitrix* de Mauriac, dans plus d'un roman de Giono ou dans la prose volontiers matinée de surréalisme de Delteil, pour ne retenir que ces trois exemples, s'accorde-t-il vraiment avec la force et l'originalité que l'on reconnaîtrait par ailleurs à ces trois écrivains que rien, au fond, ne réunit vraiment, au-delà du dilemme linguistique qui traverse leur écriture ?

Le champ d'étude que cette situation spécifique d'écriture « entre deux langues », l'une évidemment seule considérée comme langue de plein exercice par

l'écrivain, et l'autre demeurant latente, souterraine, mais toujours capable de surgir à tel ou tel moment ou de susciter des commentaires, des gloses, ce champ, on le voit, permet de définir un espace littéraire que la notion de « roman régionaliste », ou d'autres notions associées, ne recouvrent ni ne sauraient remplacer. C'est en effet d'abord à la matière première même des œuvres, à leur matériau linguistique, et aux effets que ce matériau peut éventuellement susciter, que l'on voudrait s'attacher en priorité, et non à leur sujet, à leurs personnages ou au cadre géographique qui leur est attaché, ou encore à l'orientation idéologique du texte, quels que puissent être, bien sûr, les rapports souvent étroits que l'on constate entre ces divers éléments. À côté du français, selon des modalités qui sont susceptibles de varier, une autre langue, en l'occurrence l'occitan sous ses diverses variétés, « accompagne » l'écriture du romancier, que cet accompagnement ait été souhaité, encouragé, ou à l'inverse contenu, repoussé même, parfois avec violence. L'occitan (que les romanciers, nous y reviendrons, ne nomment en général pas ainsi pour des raisons souvent intéressantes à décrypter), dans ces configurations d'écriture, se présente comme un fantôme, une force plus ou moins invisible dont le texte romanesque (ou tous les paratextes qui peuvent lui être associés) cherche à la fois à exhiber l'existence et à la dissimuler, à l'enfourir au plus profond de lui-même, ou encore à la déguiser, à la rendre illisible, sinon latéralement ou indirectement.

Il y a probablement dans ces attitudes, qui mériteraient d'être repérées et rangées à l'aide d'une typologie un peu affinée, quelque chose qui relève pour partie de la mauvaise foi, ou plutôt de la mauvaise (ou de la fausse) conscience ; mais le refoulement totalement accompli de ce germe discordant n'a pas été possible, et ce sont ses résurgences qui alimentent le texte « fini » de l'écrivain, par jaillissements, simples marques discrètes, ou encore production de discours adjacents, dont la nécessité paraît renvoyer à une volonté de comprendre et de s'expliquer, de se justifier même.

Pour tenter de pénétrer les arcanes de ce dilemme linguistique à partir duquel (ou à propos duquel) des écritures françaises se sont nouées au cours du siècle écoulé et dans la deuxième partie du siècle précédent, il a semblé préférable de procéder par sondages et étude de cas, sans se soucier outre mesure de cohérence et de points de vue comparatistes rigoureux. Le champ, en effet, est fort vaste, surtout si l'on prend en considération – et pourquoi ne le ferait-on pas ? – des écrivains que la postérité a plus ou moins oubliés ou installés dans la catégorie des auteurs de second plan. Quant aux écrivains qui ont bénéficié de la reconnaissance majeure des lecteurs et des critiques, ils sont encore très (trop) nombreux, et leur œuvre, le plus souvent,

multiple et abondante, surtout si l'on prend en compte tout ce qui (préfaces, correspondances, etc.) serait susceptible d'éclairer les « grands romans » de chacun.

L'éclectisme, au contraire, la divagation flottante du regard, offraient l'avantage de rendre possibles des approches diversifiées, divergentes, plus attentives aux nuances et aux configurations particulières dont le goût – ou le dégoût – pour l'occitan, le provençal, le *patois*... , pouvait avoir favorisé l'émergence. En effet, si la dialectique des langues dans le midi français possède son histoire, et si l'inscription de cette histoire dans la littérature d'expression française reste largement à écrire, la façon dont cette dialectique s'est incarnée dans telle œuvre, ou dans l'itinéraire tout entier d'une vie d'écriture, nous renvoie aussi à l'imaginaire, et en particulier à cette sorte d'alchimie (comment en parler autrement?) qui fait que le roman familial, la dérive des souvenirs, les rencontres particulières... se sont insensiblement transmués en pulsion d'écriture, et de là, avec le poids toujours plus grand des années, en fables narratives et en élaborations esthétiques.

Cette lente (quoique parfois brutale) maturation peut-elle être interrogée autrement que par la multiplication des angles de vue, la recherche du détail révélateur ou de la faille, souvent imperceptible mais tenace, qui traverse l'écriture et parfois la déchire? Ce pari, cette quête flottante du sens que l'on croit effleurer, ne sont certainement pas étrangers à ce que le dilemme linguistique a pu représenter, en conscience, ou comme malgré eux, pour les quelques (plus ou moins) grands noms de la littérature française évoqués ici. Il n'était donc pas hors de question de reconstituer, pour chacun d'entre eux, un « système », qui d'ailleurs n'a certainement jamais existé, sinon comme un « air du temps » plus général auquel tous sont bien sûr allés puiser et dont c'est la tâche des linguistes, des historiens ou des historiens des idées, de faire l'inventaire et d'en analyser les contenus. En revanche, il était possible d'aller voir quelle configuration spécifique chaque écrivain avait pu fournir de ce qu'un certain consensus mental et social mettait à sa disposition. Car chacun a bien entendu imprimé ses manières de faire et, plus en profondeur, les images de son propre univers à cette dialectique des langues. Et de l'un à l'autre, sous des dehors qui pourraient paraître assez semblables au premier regard, ce sont des différences essentielles que l'on peut observer. Mauriac, ainsi, ne propose pratiquement aucun discours à propos du patois, et ce dernier, pourtant, traverse ses textes et les éclaire de sa lumière (ou de sa pénombre) particulière. Giono, au contraire, glose, de façon assez répétitive, sur ce provençal dont il voudrait se détacher une fois pour toutes et qui l'obsède, mais dans son œuvre, plutôt rares et finalement assez peu significatives sont les traces de cette langue. Delteil, lui, fait preuve d'une grande sympathie pour ce qu'il appelle en général, comme Mauriac, le *patois*, et les discours qu'il tient à son sujet apparaissent tou-

jours, dans son esprit, comme une partie intégrante de son écriture : une sorte de source souterraine mais jaillissante, sans laquelle rien de ce qu'il a écrit, prétend-il, n'aurait existé, en tout cas sous la forme que nous pouvons en connaître. Mais ce *patois* considéré comme une source vive n'envahit pas l'œuvre de Delteil, loin s'en faut : sa présence y est bien moindre que, par exemple, dans tel ou tel roman de Mauriac, alors même qu'on aurait été en droit d'attendre le contraire.

Les générations suivantes de romanciers et, en particulier, les plus récentes, entretiennent en général avec l'occitan des relations apparemment plus distendues : chez Salvaing, Bergounioux, Millet ou Michon (les trois derniers liés par une étonnante mais réelle communauté de destin à cet égard comme à d'autres), on peut davantage parler de souvenirs, de lambeaux de paroles plus ou moins fidèlement restaurés, voire de reconstitutions parfois un peu hasardeuses. Mais, curieux paradoxe, cet éloignement, ce sentiment de voix en train de s'éteindre, ou déjà éteintes et ne hantant les mémoires que sous la forme d'allusions fantomatiques, paraît aller de pair avec une proximité renforcée, comme si ces absences cumulées et enregistrées ralentissaient ou même venaient interrompre un « travail de deuil », individuel et collectif, que l'on aurait pu croire achevé.

L'occitan, chez ces romanciers, resurgit comme une eau enfouie au plus profond des terres qui referait obstinément surface et viendrait envahir, avec discrétion mais ténacité, le champ de l'écriture, depuis le mot isolé, perdu dans l'omniprésence du français le plus maîtrisé dans sa « pureté » revendiquée⁵, jusqu'à l'intuition d'une sorte de guetteur à la veille attentive duquel rien, du texte en train de s'écrire et de la fiction tout entière, ne saurait se soustraire. Chez Salvaing, cette présence s'identifie de façon significative avec le mutisme de l'héroïne d'un côté, et l'incompréhension du narrateur de l'autre. Et c'est ce double silence qui unit indissolublement l'un et l'autre, à la vie à la mort, et au-delà de la mort. Un silence qui devient alors ce qui porte l'écriture du récit et en constitue le cœur battant, la fable première : sans elle, le héros et narrateur de Salvaing n'aurait sans doute pas pris la plume pour consigner les circonstances exactes de cet épisode critique de son existence.

Il pourrait sembler paradoxal de terminer cette investigation concernant l'ombre de l'occitan chez quelques romanciers français des XX^e et XXI^e siècles par un retour en arrière dans le temps qui est aussi un renversement des perspectives adoptées jusqu'alors. Emmanuel Delbousquet, autour des années 1900, avait com-

5. Richard Millet insiste beaucoup sur cette notion, que l'on trouve également, exprimée et mise en œuvre, différemment, chez Michon ou Bergounioux, tous deux aussi en quête perpétuelle d'une langue « parfaite », dont la présence obsédante, mais forcément fuyante, n'en finit pas de sous-tendre leur écriture, à la façon d'un leurre.

mencé une carrière de poète, puis de romancier (régionaliste?) en français. Vers ce qui devait être la fin de sa trop courte existence, émergea chez lui une vocation de poète en occitan, à laquelle se serait peut-être adjointe celle, complémentaire, de romancier dans cette même langue. Les significations et les implications de ce revirement, si tel est le mot qui convient pour désigner cette bifurcation progressive dont les origines remontent sans doute jusqu'aux temps l'enfance, sont complexes. Comme chez Bosco ou Chamson, déjà évoqués, ou d'autres encore, elles mériteraient d'être interrogées plus longuement. Il conviendrait, en particulier, de replacer un tel « retour » dans son contexte pour en mieux saisir les références contemporaines et en comprendre plus en profondeur la nécessité. Appréhendé à travers les textes, rares mais riches de sens, qui permettent d'en suivre le développement, l'itinéraire à rebours de Delbousquet constitue cependant un contrepoint précieux. Il aide en effet à matérialiser ce lieu mouvant où les courants s'inversent, d'une langue à l'autre, à l'intérieur d'une écriture. De Delteil à Michon, ce courant, quoique troué de résurgences qui font signe, coule dans une seule direction. Delbousquet, lui aussi, s'est laissé emporter par ce même courant, mais par la suite il s'est efforcé de le remonter, mû par une force apparemment irrésistible.

Ce mouvement de remontée, malheureusement à peine esquissé, permet de saisir sur le vif quelque chose de la force paradoxale qui se trouve sans doute à l'origine d'une grande partie de la production littéraire en occitan des XIX^e et XX^e siècles. L'écrivain se construit ou, en l'occurrence, tente de se reconstruire dans un miroir encore en grande partie vide à la surface duquel il désire faire apparaître cet autre lui-même avec lequel il cohabite désormais. Remonter le temps, c'est ainsi se recréer, à la fois différent et plus identique par rapport à une image dont il faut peu à peu révéler les traits et les couleurs jusqu'alors dispersés ou absents. D'un vide, d'une impression de vide, c'est un plein à venir qui commence à sourdre. Alors même que, de Delteil à Michon, c'est, au contraire, un vide qui n'en finit pas de remonter des abîmes du temps, un vide presque sans voix, mais qu'on ne peut faire taire. L'ombre de l'occitan hante les uns et les autres, comme celle d'un après ou d'un avant. L'imaginaire en fait son profit, et la langue de l'écrivain s'y reconnaît.

Bordeaux, février 2003

Certains des chapitres de cet ouvrage ont fait précédemment l'objet de publications en revues ou dans des ouvrages collectifs. Le texte en a le plus souvent été assez largement remanié. Ces premières publications ont été effectuées dans : Andrée TABOURET-KELLER, *Le Nom des langues I. Les enjeux de la nomination des langues*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 1997 (I); *Garona* (université Michel-de-Montaigne, Bordeaux), n° 2, 1986 (II, 1); *La Bretagne linguistique* (Brest, université de Bretagne occidentale), n° 12, 1998 (III); *Lengas revue de sociolinguistique* (université Paul Valéry, Montpellier), n° 54, 2003 (IV); *Lengas revue de sociolinguistique* (université Paul Valéry, Montpellier), n° 53, 2003 (VIII).